Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 21

Artikel: Jamais content
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194958

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et nos deux voyageuses de se diriger en hâte vers la gare.

— Je voudrais bien savoir ce que ces individus voulaient faire... est-ce que mon sac les regarde ? reprit Mme Grognuz. Et s'adressant tout à coup à un monsieur qui montait en ville : « Mossieu, nous allons à Genève, y a-t-il un train ? »

— Dans vingt-cinq minutes, madame.

— Merci, mossieu, merci... Il va bien jusqu'à Genève ?...

— Et même plus loin, madame.

— Eh ! mossieu, c'est bien assez comme ça !

— Relève un peu tes jupes, Marienne, fit Mme Favey, tu es pleine de poussière.

— C'est vrai. Et pi je crois que je suis toute dépeignée, tant j'ai chaud ?...

— Eh bien, pas seulement.

* * *

Le reste du voyage s'effectua sans autre incident ; ces dames causèrent encore longuement de leurs maris, et les commissionnaires lausannois alimentèrent aussi, en grande partie, la conversation.

Entre Nyon et Coppet, Mme Grognuz demanda au contrôleur : « Est-ce que nous sommes encore en Suisse ? »

— Mais je le crois, madame, à moins que nous n'ayons déraillé, répondit-il.

Mme Grognuz, qui n'avait pas bien compris, se tourna vers sa belle-sœur d'un air effaré : « Qu'est-ce qu'il dit, qu'on a déraillé ? »

— Mais tu vois bien qu'il badine, nigaude.

Dès leur arrivée à la gare de Genève, elles se retirèrent dans un coin du vestibule pour réparer un peu le désordre de leur toilette. Cela fait, et après renseignements pris, elles se dirigèrent vers l'*Hôtel de la Monnaie*.

— Mesdames... vos sacs... à quel hôtel vont ces dames ?... dit un commisionnaire public en s'approchant.

— Ecoutez, ne venez pas recommencer, vous ! fit Mme Grognuz, d'un air irrité, nous voulons assez faire... Ti possible, quelles habitudes ils ont dans ces villes ; on ne peut pas être un moment tranquille. . Passez votre chemin, entendez-vous !...

(*A suivre*).

Jamais content.

M. Ch. Monselet a publié, il y a quelques années, dans le *Don Quichotte*, cette spirituelle causerie, qui peut être considérée comme une sage leçon donnée à tant de personnes qui se plaignent constammment de la position qui leur est faite en ce monde :

« Qui ne s'est surpris quelquefois à s'écrier avec amertume : « *Ah ! si j'avais pu arranger ma vie !* »

Un de mes amis, qui a l'habitude de mes découragements passagers, las de m'entendre répéter cette phrase, s'est planté l'autre jour devant moi et m'a dit :

— Eh bien ! voyons, comment l'aurais-tu arrangée, ta vie ?... Tout individu a son idéal ; quel est le tien ?

Je restai un moment sans réponse, et mon ami reprit :

— Commençons par le commencement. Aurais-tu voulu être prince ?

— Jamais, dis-je avec énergie ; fils de prince ! allons donc ! Je tiens trop à mourir dans ma patrie.

— Mais enfin, où aurais-tu voulu naître ?

— Où je suis né. Trouve-moi un plus beau pays que le mien.

— Ainsi, dans ton idéal, tu ne déranges rien à ton origine, non plus qu'à ta famille ?

— Rien du tout. Je rends grâce au ciel d'avoir entouré mon berceau d'honnêtes figures et de cœurs affectueux.

— Alors, c'est ta jeunesse que tu voudrais refaire ?

— Non, ma jeunesse me représente les jours les plus heureux de mon existence ; elle a été remplie, elle a été ouverte à toutes les libres aspirations, à tous les beaux enthousiasmes. Je ne voudrais rien en retrancher, pas même ces larmes qu'on répand à vingt ans avec tant de sincérité, et qui ont fait dire à Alfred de Musset :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

— Soit, reprit mon ami, d'un ton railleur Je vois où le bât te blesse C'est ton âge mûr, ton âge actuel que tu aurais voulu pouvoir arranger à ta guise.

— Précisément !

— Qu'est-ce qui manque donc à ton âge mûr ?

— Ah ! mon cher, une foule de choses ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas de la santé, je pense ; tu en as à revendre.

— C'est vrai.

— Des honneurs, peut-être, des dignités ?

— Je n'y tiens pas, non, parole d'honneur !

— Des distractions, alors ?

— Peuh !

— Des plaisirs ? Il me semble que sous ce rapport tu n'as pas à te plaindre.

— Aussi je ne me plains pas... Mais passons, passons, murmurai-je modestement.

— Non, ne passons pas... Tu as vécu, mon gaillard, plus que cinq cents bourgeois pris au hasard... Tu as des relations à tous les étages de la société.

— Au cinquième étage surtout.

— Tu as connu des ministres...

— Avant qu'ils fussent ministres.

— Et des ambassadeurs...

— Lorsqu'ils n'étaient plus ambassadeurs.

— C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, j'en conviens.

Mon ami, se frappant le front d'un air inspiré ; « Je te devine ! dit-il. Libre de refaire ta vie, tu voudrais redevenir garçon. »

— Le ciel m'en garde ! Un vieux célibataire ; connais-tu quelque chose de plus grognon, de plus maniaque.

— Fort bien. Donc, de ce côté-là, tu ne modifierais rien à ton existence. Que demanderais-tu donc à la Providence ?

— Tu le sais bien.

— Dis toujours.

— De l'argent.

— Nous y voilà ! Ame vénale !

— Que veux-tu ? balbutiai-je du ton d'un homme accablé.

— Beaucoup d'argent ?

— Non, beaucoup me gênerait : beaucoup me couperait l'appétit ; beacoup m'empêcherait de dormir ; beaucoup me rendrait avare et ambitieux...

— Ainsi, *si tu avais pu arranger ta vie*, selon ton expression, tu n'aurais pas désiré des goûts plus opulents ?

— Non.

— Eh bien, de tout cela, ajouta mon ami, il faut conclure que s'il t'avait été permis d'arranger ta vie... tu l'aurais arrangée absolument comme celle que le destin s'est donné la peine de te faire.

— Peut-être.

— Eh bien, cesse donc tes ridicules récriminations et continue de vivre comme tu l'as fait jusqu'ici. »

Infortunés voleurs.

Il paraît que, à Londres, les affaires ne vont plus, même pour ceux qui prennent constamment le mot *affaires* dans le sens indiqué par Dumas fils : « Les affaires, c'est l'argent des autres. »

Un pick pocket, interviéwé par le rédacteur d'une revue hebdomadaire anglaise, *Tit Bits*, a pleuré amèrement dans le gilet du journaliste sur la décadence de son art :

On se fait, a-t-il dit, une fausse idée de nos recettes, quand on s'imagine que notre métier nous rapporte beaucoup d'argent. Je puis vous le dire par expérience : un pick-pocket subsiste, il ne vit pas. L'hiver est terrible pour nous. Pas moyen de travailler les mains gelées. C'est à peine si j'ai pu, l'hiver dernier, gagner de quoi payer le loyer de ma chambre à coucher, et je serais mort de faim sans l'argent que m'a prêté mon usurier... Et il coûte cher, cet argent-là, car les usuriers sont les plus grands voleurs que l'on puisse rencontrer.

D'autre part, les pauvres pick-pockets ne savent vraiment plus à quelle poche